

# Littérature

Dans “l’Arbre-monde”, le grand écrivain américain RICHARD POWERS explique pourquoi la DÉFORESTATION menace l’humanité. Un CRI D’ALARME magnifique et qui, hélas, nous convainc

---

L’Obs · 11 oct. 2018 · Propos recueillis par DIDIER JACOB

---

« Les arbres ont changé ma vie ». Entretien avec l’écrivain Richard Powers



L’ARBRE-MONDE, par Richard Powers, traduit de l’anglais par Serge Chauvin, le Cherche Midi, 540 p., 22 euros.

Tout commence par des châtaignes, au milieu du xixe siècle. Henry David Thoreau, un pionnier de la littérature et de l’écologie, lance des pierres, comme les autres villageois, sur de vieux châtaigniers de Concord dans le Maine, pour en faire tomber les fruits. Mais Thoreau est pris de remords : et si ces arbres pouvaient souffrir ? Un siècle plus tard, les forêts primaires ont été décimées aux Etats-Unis. Scandalisés par l’abattage industriel de séquoias vieux de deux mille ans, des militants se mobilisent, en 1990, et campent sur des plateformes, construites en haut de ces arbres géants, pour empêcher leur destruction. Ce mouvement citoyen, appelé « Redwood Summer », ne ralentira guère l’anéantissement des grandes forêts américaines. En racontant, dans un roman lumineux et inspiré, le destin croisé de ces militants qui ont choisi de mettre leur vie en péril pour préserver les plus grands êtres vivants de la planète, Richard Powers retrouve l’inspiration des fondateurs, Thoreau et Whitman. Il explique ici pourquoi les arbres ont changé sa vie. Pourquoi les Etats-Unis ont-ils laissé détruire leurs forêts primaires ? L’Amérique a toujours été à l’avant-garde de la préservation. Nous avons été les premiers à créer un parc national. Wallace Stegner a dit que c’était la « meilleure idée de l’Amérique » et cela a été exporté dans presque tous les pays du monde. Mais l’Amérique, c’est aussi, depuis le début, l’exploitation capitaliste sans entraves. Cette double tension est au cœur de l’expérience américaine. C’est l’opposition entre le monde sauvage et la civilisation du progrès. Or elle est arrivée, par l’effet d’un anthropocentrisme coupable, à un point de nonretour. Si nous ne

parvenons pas à combattre cette idée que nous sommes exceptionnels et différents du reste du monde vivant, nous ne pourrions simplement pas survivre. Pour Trump, l'économie humaine peut et doit prendre le contrôle du monde non-humain... C'est ce qui mène à la catastrophe climatique. Préserver la nature sauvage est important pour plusieurs raisons : pour l'esprit humain, comme de nombreux grands écrivains l'ont souligné, mais aussi pour des raisons scientifiques. Nous n'avons jamais vu la biodiversité d'une forêt ancienne revenir après que cette forêt a été détruite. Et pour prendre un seul exemple du fait que cette destruction n'est pas seulement dommageable à la nature elle-même, mais qu'elle met aussi en péril l'avenir de l'humanité, c'est la quantité de remèdes que recèle une forêt ancienne. Donc, chaque fois que nous éradiquons un écosystème, nous éliminons également les perspectives qu'il offre quant à l'amélioration du bien-être humain. Aux États-Unis, vous dites qu'il subsiste seulement un ou

deux pour cent de ces écosystèmes. Sont-ils au moins sécurisés? Non. Durant ses vingt premiers mois au pouvoir, Trump a déjà autorisé l'exploitation minière et touristique de zones que la loi avait jusqu'alors prévu de protéger pour toujours. Même cette petite quantité de nature sauvage n'est pas sanctuarisée. Ce qui pourrait sembler sans importance, en comparaison d'autres prévisions scientifiques, à commencer par l'extinction catastrophique d'environ 40% des grands animaux avant la fin du siècle. Ça fait un sacré changement dans la maison! Comment avez-vous acquis cette connaissance très approfondie, à la fois scientifique et intime, du monde végétal? Il y a six ou sept ans, j'étais justement ce genre de personne qui pouvait passer à côté d'un arbre de 30 mètres de haut, vieux de 300 ans, et dire : « Comme c'est joli. » C'est en faisant des recherches que j'ai peu à peu changé de perspective. Mais mon vrai baptême, le moment où j'ai eu une révélation presque mystique, c'est quand j'ai découvert les séquoias de Californie. A vrai dire, je n'en suis pas très fier, ces arbres sont tellement grandioses et magnifiques que même un esprit insensible serait retourné par une telle vision. Leurs troncs sont deux fois comme cette chambre [Powers fait référence à la chambre d'hôtel où se déroule l'entretien, NDLR]. Ils sont plus longs qu'un terrain de foot, et ils sont aussi vieux que Jésus. Vous n'avez pas besoin d'être bien perspicace pour regarder ça et dire : « Oh mon Dieu! » Votre vision de la forêt n'est-elle pas idéaliste? Dans une forêt, les arbres qui peuvent s'élever plus haut que les autres profiteront de la lumière, les autres, non. N'est-ce pas une compétition impitoyable? Cette idée illustre la compréhension erronée que l'on peut se faire de l'évolution darwinienne.

C'est un malentendu

“J'AI EU UNE RÉVÉLATION PRESQUE MYSTIQUE”

d'autant plus déplorable qu'on l'applique volontiers à la société humaine, avec les gagnants d'un côté, les perdants de l'autre. C'est un modèle qui tire sa source d'une méconnaissance du monde animal, que l'on dit cruel parce que certains animaux en tuent d'autres. Or on sait maintenant que le prédateur et sa proie sont liés d'une manière plus complexe que l'on ne pensait, si bien que lorsqu'on élimine les prédateurs d'un écosystème, on cause plus de tort à cet écosystème que si ces prédateurs avaient continué d'exister. Mais revenons à la question de la concurrence entre les arbres et de la course à la lumière où seul l'arbre dominant gagne, et tous les autres perdent. La fameuse loi du plus fort. Herbert Spencer, qui l'avait théorisée, avait d'ailleurs parlé de la « loi du plus apte »,

non du plus fort. Une autre loi, connue en botanique sous le nom de « timidité », semble démontrer le contraire. De quoi s'agit-il? Non seulement les arbres maintiennent entre eux une certaine distance entre leurs branches maîtresses, mais à un moment ils semblent décider collectivement qu'ils n'iront pas plus haut. Ce n'est pas la guerre sans fin! C'est comme une trêve. Un autre élément à ne pas oublier, c'est que, grâce à la connexion mycorrhizienne, les ressources tirées de cette exposition à la lumière des arbres les plus hauts se transmettent aux arbres du dessous. Voulez-vous dire que tous les arbres coopèrent?

Exactement. Supposons que vous vous promeniez dans une forêt et que vous tombiez sur un conifère de 4 ou 5 ans d'âge, chétif, malingre, mesurant 1 ou 2 mètres. Vous vous dites qu'il ne pourra pas subsister, plongé qu'il est dans une obscurité presque complète. Mais il est relié, par des filaments fongiques souterrains, à d'autres arbres qui l'entourent, dont il reçoit des sucres et de l'hydrogène, et peut-être que cet arbuste dont vous avez pitié a en réalité un siècle. C'est une découverte récente que pour tout acte de compétition, dans la forêt, il y a un acte de coopération. La forêt est un énorme système bancaire avec d'innombrables et complexes échanges de ressources qui la maintiennent collectivement en vie. En somme, il ne faut pas seulement sauver les arbres pour eux-mêmes, il faut apprendre d'eux et importer leur modèle dans notre propre société? Parfaitement. Et nous n'avons même pas à sauver les arbres par une sorte de générosité philosophique à l'endroit du vivant. Nous devons les sauver parce que sans eux, nous ne pourrions pas vivre. Ce sont eux qui purifient l'air que nous respirons, qui filtrent l'eau que nous buvons. En vous écoutant, on a l'impression que ce livre occupe une place à part dans votre oeuvre? Oui, j'ai l'impression qu'il m'a fallu écrire onze livres pour arriver à celui-ci. Lorsque j'en étais au stade des recherches, j'ai découvert qu'il restait quelques infimes parcelles de forêts primaires dans l'est des Etats-Unis. J'ai eu envie d'aller voir à quoi ressemblait une forêt de feuillus, et les Great Smoky Mountains sont l'un des meilleurs endroits pour ça, parce qu'il y a encore 200000 hectares de forêt là-bas. Il y a quatre ans, je pensais savoir ce qu'était une forêt, mais quand j'ai découvert ce qu'est une forêt primaire, j'ai vite changé d'avis. Ça ressemble à autre chose, les sons et les odeurs sont différents. J'ai ressenti une telle affinité avec ce qui m'entourait. Je me sentais si bien et si heureux d'être en présence de cet écosystème complexe que j'ai décidé de déménager et acheté une maison : c'est là que j'habite depuis, à la limite du parc national des Great Smoky Mountains. Je peux sortir de la maison et marcher dans ce parc qui a 2500 kilomètres de sentiers de randonnée. Les arbres ont changé ma vie. Vous les voyez par la fenêtre, quand vous écrivez? Oui, je vois des arbres, un mélange de feuillus et de conifères. Il n'y a pas si longtemps, alors que j'étais allongé et que j'écrivais sur mon ordinateur portable, j'ai levé la tête et j'ai vu, à un mètre et demi de moi, un ours brun qui regardait par la fenêtre pour voir ce que je faisais là. Je n'ai pas bougé. Il faisait un son particulier, le son des ours anxieux,

grEoSgTnDeImSPeOnNtI,BpLaErce une sorte de qu'il n'avait pas prévu de voir quelqu'un et que c'était un moment de étrange. Il n'est pas rare que j'aperçoive des ours autour de chezVmOoSIE, mCRaAiNs l'un d'eux n'était venu aussi près.

“SANS LES ARBRES, NOUS NE POURRONS PAS VIVRE”